

JEUDI

7 MARS 1833.

Ce Journal paraît les Mardi, Jeudi et Dimanche de chaque semaine. On s'abonne au Bureau du Journal, rue de la Préfecture, n. 6; chez M. BARON, libraire, rue Clermont; chez M. BABEUF, libraire, rue Saint-Dominique; et chez M. PERRET, imprimeur du Journal, rue Saint-Dominique. — A PARIS, au cabinet littéraire de M. Raçon, passage du Caire, n. 103.



TROISIEME ANNEE.

N° 157.

Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est; pour Lyon, de 7 francs pour trois mois, de 15 francs pour six mois, et de 25 francs pour l'année. On ajoutera deux francs par trimestre pour le dehors. Les lettres et paquets doivent être adressés au Bureau, francs de port.

LA GLANEUSE,



JOURNAL POPULAIRE.

La prison est le Séminaire des Patriotes.

ÉPHÉMÉRIDES

DU JUSTE-MILIEU.

7 Mars 1851, condamnation de la *Revolution*, 6 mois et 3,000 fr., et de la *Caricature*, 6 mois et 2,000 fr. Désordres à Pezenas. — 8 mars 1851, insultes à l'hôtel de l'ambassade de Russie, à Paris. Désordres au collège royal de Rouen. — 8 mars 1852, acquittement de la *Tribune*. Troubles à Carcassonne. — 9 mars 1851, troubles à Paris à cause des Polonais vaincus. Condamnation de la *Quotidienne*, 4 mois et 6,000 fr. — 9 mars 1852, acquittement du *Journal des Amis du peuple*.

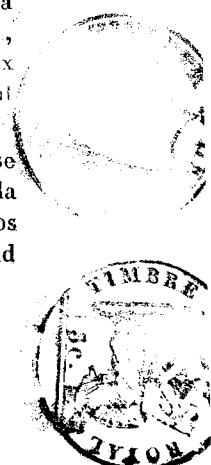
De la révolution de Juillet considérée dans ses conséquences.

Tous les jours, le matin, à midi et le soir, juste quand on sonne l'*Angelus*, je fais, au lieu de prière, une invocation aux pavés, aux barricades et aux trois immortelles journées. De fait, la chose en vaut la peine, et la glorieuse révolution de juillet est admirable, soit qu'on la considère dans son exécution, soit qu'on ne s'arrête qu'à ses résultats!... Pourtant, il est des gens (à la vérité ils sont rares), il est des gens qui ne sont pas contents et qui se plaignent, comme s'il était possible de ne pas vivre heureux avec un roi tel que Louis-Philippe, aussi estimable sous tous les rapports. Gens turbulents et de mauvaise foi que vous êtes, que pouvez-vous désirer de mieux? qu'est-ce qui vous manque? vous avez des sergens de ville à profusion, des ambassadeurs qui reçoivent trois cent mille francs de traitement pour vous représenter, et qui s'en acquittent à la satisfaction des souverains près desquels ils sont placés; vous avez une bourse où vous pouvez vous ruiner, si cela vous convient. Vous n'êtes ni électeurs, ni éligibles, vous n'êtes rien dans l'état, prétendez-vous! mais travaillez, fainéants, et, comme dit M. d'Harcourt, il faudra que vous soyez bêtes, bêtes-nées, bêtes de nature,

si vous ne parvenez pas, avec le temps, à amasser dix mille livres de rente. Vous trouvez que les charges sont lourdes!... mais vous ne savez donc pas que *l'impôt est le meilleur mode de placement*, et que *toute économie est une banqueroute à la société*? Demandez plutôt au ministériel M. Charles de Rémusat, lequel a été engendré à la chambre par le département de la Haute-Garonne, auquel je fais mon sincère compliment; mais vous ne savez donc pas que nous avons à entretenir, fortifier ou établir trois trônes, celui de notre monarque, celui de Léopold, celui du petit Othon, et qu'un trône ne s'entretient pas avec des noyaux de prunes?

Autrefois, nos pères se sont mêlés aussi de faire une révolution. Eh bien! que d'horreurs n'ont-ils pas commises? ils ont guillotiné un roi qui avait trahi la nation et appelé l'étranger; ils ont mieux aimé faire la guerre que d'acheter la paix à force d'humiliations, prétendant que les Autrichiens pouvaient se gouverner comme ils l'entendraient, mais non se mêler de nos affaires; ils ont reconstruit et mis à neuf toutes les places fortes de nos frontières, sans s'inquiéter si cela convenait ou non à nos voisins; enfin, ils ont eu l'insolence de conquérir et de garder la Belgique sans en demander la permission à personne. Combien nous avons été plus sages et plus prudents! Nous faisons une révolution, une grande, une sublime révolution, comme on l'appelait dans ce temps-là, on renvoie le roi Charles X, mais un de perdu, dix de retrouvés; on rebâtit la royauté, on bâcle une charte et on nous met dedans, on chante la *Marseillaise*, le peuple est satisfait: deux mois après il n'y paraissait plus, on n'aurait seulement pas dit qu'il y avait eu une révolution.

Voulez-vous quelque chose de mieux? La duchesse de Berry vient en Vendée, elle s'amuse à organiser la guerre civile, elle excite à la désertion et fait tuer nos soldats par ses chouans. Cela durait depuis un an, quand



on la prend par maladresse ou étourderie, n'importe : chacun de croire aussitôt qu'on va lui faire son procès, comme on nous le ferait en pareil cas, ne serait-ce que pour voir si elle a eu tort ou raison. Mais pas le moins du monde ! on l'embarque tout simplement pour Blaye, d'où l'on se propose de la renvoyer à sa famille par la première occasion. Elle a, en attendant, un piano pour se distraire, un jardin pour se promener, de beaux fauteuils pour s'asseoir, et des journaux pour savoir les nouvelles, le tout parce qu'elle est princesse, et que les membres des familles qui règnent ou ont régné, ne doivent pas être traités comme les simples particuliers, fils de manans, tels que vous et moi.

Le sieur Marmont (c'est de plus fort en plus fort), le sieur Marmont, duc de Raguse, traître, banqueroutier à Paris, Châtillon et autres lieux, nous fait mitrailler pendant les trois immortelles journées, mais ce qui s'appelle mitrailler, en veux-tu ? en voila... Que pensez-vous qu'il en soit résulté ? Il en est résulté que Marmont, s'étant enfin décidé à prêter serment, vient de recevoir son traitement de maréchal de France, depuis le 27 juillet inclusivement, et que nous autres mitraillés, nous avons eu une petite médaille, de la valeur de 50 sous environ, avec cette inscription : *A ses défenseurs, la patrie reconnaissante.*

Le Lion de Waterloo

Au roi Philippe.

Citoyen roi, ou bien roi citoyen, car, voyez-vous, cela m'est égal, et je dirai absolument ce que vous voudrez et comme vous voudrez, heureux et pressé que je suis de vous adresser mes remerciements pour le passé et mes prières pour l'avenir. Vous savez mon histoire et comme quoi les envahisseurs de la France, pour perpétuer le souvenir d'un succès dont ils n'avaient pas l'habitude, me huchèrent sur une espèce de pyramide du haut de laquelle je domine les champs où dorment les valeureuses légions de l'empire. C'est un métier assez ennuyeux, je dois l'avouer, mais fort honorable du reste pour un lion. Je dormais là comme un chanoine, ennuyé de ma solitude et désirant vainement une escarmouche pour me distraire, un combat pour m'amuser : Le bon Dieu qui vous protège, citoyen roi, m'a puni de mes vœux homicides, et un beau matin j'ai entendu le roulement d'un tambour qui n'avait pas résonné là depuis dix-sept ans, et qui semblait cependant soulever la terre, comme s'il eût réveillé des hommes étonnés de l'entendre et courant aux armes à ce bruit. Je suis un lion, je suis de belle taille, comme vous savez ; eh bien ! cependant j'ai tremblé sur ma couche, de tous mes membres, tremblé comme un lapin ; je me faisais petit, petit, devant ces beaux soldats de France ; je me bouchais les oreilles avec les pattes pour ne pas entendre leurs trompettes qui semblaient sonner le rappel pour les braves oubliés là l'autre fois, et je fermais les yeux pour ne pas voir un drapeau tricolore qu'un vieux soldat de la nouvelle armée retira d'un trou souterrain où il l'avait jadis enfoui avec les débris de l'ancienne.

Mais quand ils s'approchèrent, quand ils montèrent près de moi, quand malgré mes oreilles bouchées je les entendis qui, dans leur langage de soldats, parlaient de me faire sauter en l'air au moyen d'un baril de poudre, je perdis le peu de courage qui me restait ; je tournai vers eux des regards suppliants, ils se mirent à rire ; l'un d'eux au moyen de sa baïonnette cherchait à faire passer un paquet de cartouches de ma gueule à mon ventre, attendu, disait-il, que je devais avoir faim et qu'il était juste de me nourrir.

C'était fait de moi et j'allais sauter comme mardi gras, lorsque heureusement un ordre signé de vous, mon vertueux citoyen roi, ordonna qu'on aurait du respect pour ma noble personne, et qu'on me per-

mettrait de vivre ; il était temps, car le paquet de cartouches avait déjà passé. Mais grâce à vous j'en ai été quitte pour quelques plaisanteries et quelques coups de pied de vos Français qui m'ont rogné deux ongles, et se sont permis à mon nez des choses tout à fait indécentes, pour lesquelles vous feriez bien, je crois, de les mettre à la salle de police.

Depuis ce jour je revivais tranquille, en honnête lion, en lion de ménagerie, heureux de penser que les Français, au lieu de s'acharner sur moi, avaient tourné leurs armes contre la citadelle d'Anvers, bien persuadé du reste que ces bous Français, si braves et si légers, ne manqueraient pas de m'oublier avant quinze jours ; j'adressais alors mes prières au dieu qui nous aime vous et moi, et par la grâce duquel vous veniez de faire en ma faveur un fameux miracle. Mais voila, citoyen roi, que toutes mes terreurs renaissent plus vives et plus terribles que jamais. Le lion de Hollande, qui est mon cousin comme Guillaume est votre frère, m'écrit que son entêté de maître refuse de vous donner quelque chose que vous lui demandez pour Mlle votre fille, ce qui fait que vos soldats ont été tués pour rien, et que vous allez tenter une troisième expédition qui sera certainement aussi profitable que les deux premières. Je me suis senti défaillir à la lecture de cette missive, et je me hâte de vous écrire pour vous prier de vouloir bien me protéger encore une fois. Je vous rappellerai d'abord que j'ai encore dans le ventre le paquet de cartouches que ce mal appris de soldat y a fait glisser, et je vous prie de m'envoyer monseigneur le maréchal Lobau afin qu'il me fasse évacuer, car j'ai toujours peur que le même troupière qui a mis la poudre ne vienne cette fois y mettre la mèche, ce qui serait fort désagréable pour moi et très affligeant pour vous, attendu l'intérêt que vous me portez.

J'ose donc espérer, citoyen roi, que vous me donnerez dans la prochaine campagne une garde d'honneur qui, à son retour en France, pourra fort bien vous servir de garde royale, car elle en aura pris l'habitude avec moi.

Je suis trop persuadé, sire, que vous méprisez les clameurs de tous ces républicains qui soutiennent que mon existence est une insulte à la nation, je sais trop quel amour vous me gardez pour avoir besoin de vous rappeler qu'il est de votre intérêt de me conserver. Car moi, je n'ai pas oublié, comme ces ingrats de Français, que vous faites partie de cette famille de Bourbons, pour qui les revers de la France furent un triomphe, je ne puis pas ignorer surtout que sans la bataille de Waterloo, vous ne seriez pas sur le trône de France, que je vous souhaite de conserver long-temps.

Je vous charge de présenter mes amitiés au coq gaulois ; des mauvais plaisans assurent que dans la dernière campagne, il a pondu plusieurs œufs ; c'est une pure méchanceté que je ne vous répéterais pas, si je ne connaissais vos dispositions à rire de ce pauvre coq qui n'est ni gros, ni gras, mais qui m'a l'air bien bête.

C'est dans l'espoir que vous ferez droit à ma demande que j'ai l'honneur de saluer votre citoyenne majesté, et que je la prie de me regarder comme l'un de ses meilleurs amis.

Les Quidams.

Honneur, cent fois honneur au parquet de Lyon !

Il vient de faire une découverte qui doit l'immortaliser. Jusqu'à ce jour, le mot *quidam* n'avait jamais eu l'avantage de figurer sur une feuille de papier timbré. Il appartenait au parquet de Lyon de réhabiliter ce bienheureux mot, en lui offrant un asile dans les paperasses du greffe.

Honneur, cent fois honneur au parquet de Lyon ! La patrie reconnaissante inscrira en lettres d'or le nom de tous ses membres sur la prochaine édition du *Dictionnaire de l'Académie*.

Avant-hier, deux artistes du théâtre des Célestins, qui étaient au nombre des convives du banquet offert à notre gérant, ont été appelés devant M. le juge d'instruc-

tion, pour témoigner, disait l'assignation, *contre des QUIDAMS prévenus d'avoir proféré des cris séditieux et d'avoir voulu renverser le gouvernement.*

Avant d'aller plus loin, entendons-nous bien sur la signification du mot *quidam*. Ce mot signifie d'abord que l'individu auquel il est appliqué n'est pas connu, qu'il est sans position sociale, sans fortune. Un *prolétaire*, par exemple, est un *quidam*. De plus, ce mot est un terme de mépris que messieurs du parquet n'auraient sans doute pas employé si le banquet eût été composé de *juste-milieu* ou de *carlistes*.

Il est donc bien entendu que les individus qui ont voulu renverser le gouvernement entre la poire et le fromage, étaient des *quidams*, c'est-à-dire des *prolétaires*, des *républicains*, qui sont encore inconnus comme l'assassin du pont Royal, et que les artistes qui ont été assignés comme témoins, étaient appelés par messieurs du parquet à jouer le rôle de délateurs, ce qui est essentiellement moral.

Il me vient une idée cependant : messieurs du parquet n'auraient-ils pas voulu désigner M. *Quidam*, restaurateur, à la Quarantaine. Mais non ; je n'ai pas entendu dire que M. *Quidam* ait jamais songé à renverser le gouvernement. Il s'est sans doute borné, jusqu'à présent, à renverser des casseroles.

Plus de doute, cette épithète de *quidam* s'adresse aux *républicains*.

Ah farceurs ! Ce n'était donc pas assez de nous appeler *terroristes*, *sans-culotte*, *bousingots*. Il vous faut une nouvelle désignation, nous l'acceptons ; nous serons désormais des *quidams*.

Moi, d'abord, je suis un *quidam*, vous aussi, sans doute ; eh bien ! crions ensemble, vivent les *quidams*. Et puisqu'il est convenu que le cri de *vive la république* est un attentat contre le gouvernement, je ne connais pas de loi qui nous empêche de crier *vive la quidamerie*. Le mot n'est pas français, il est un peu dur, mais c'est égal pour nous *républicains*, ils sera bien plus doux à prononcer que celui de *vive le..... Pouah.....*

Ah ! les *républicains* sont des *quidams*, c'est-à-dire, des hommes que vous méprisez et que vous ne connaissez pas. Ils ne se cachent pourtant pas, eux, pour vous jeter chaque jour à la face leurs vœux et leurs espérances. Ah ! vous ne les connaissez pas, eh bien ! si vous le désirez, ils sont prêts à écrire sur leur front ce mot qui vous fait trembler, **RÉPUBLICAIN**. Mais non, vous les méconnaîtrez encore, ils seraient toujours pour vous des *quidams*.

Eh bien ! puisque vous le voulez, que les Français soient désormais divisés en deux catégories : ceux qui mangent au râtelier du budget, et ceux qui engraisent de leurs sueurs la monarchie et ses valets.

Notre cri de ralliement à nous *républicains*, sera désormais :

Arrière les *royalistes* !
Vivent les **QUIDAMS** !

MM. les souscripteurs dont l'abonnement expire le 15 de ce mois, sont priés de le renouveler pour ne point éprouver de retard dans l'envoi de leur feuille.

Monsieur le Rédacteur,

Les affaires des finances s'expédient promptement cette année ; chaque ministre vient à son tour présenter son budget, nos législateurs l'examinent pour la forme, puis l'on vote, et c'est une affaire faite. Des économies ! il n'en est plus question ; des réductions ! si donc ! que signifieraient de semblables lésineries ? c'étaient bon l'année dernière ; mais aujourd'hui qu'on a retrouvé les trois cents *ventrus* de M. de Villèle, pourquoi se généraliserait-on ? Eh ! messieurs, à merveille, ne vous gênez pas, taillez dans le grand, donnez à la royauté citoyenne toute cette ridicule splendeur de la royauté légitime. Entourez le trône du 7 août de cet attirail ruineux, qui a si bien préservé des pavés de juillet le vieux trône des Bourbons, et ne vous inquiétez nullement du peuple.

Le peuple, dites-vous quelquefois, lorsque vous avez bien dîné, le peuple n'a jamais été plus heureux, plus il paie d'impôts plus il s'enrichit ; voyez à quels excès de joie il se livre depuis qu'il y a des bals à la cour et des dinés chez les ministres. Où en serait-il, grands dieux, si l'on eût écouté ces ennuyeux sermons qui veulent un roi-bourgeois, des institutions républicaines, et, pour comble de ridicule, un gouvernement à bon marché ? Il est vrai qu'il paierait moins d'impôts ; bagatelle ! qu'il jouirait de ses droits de citoyen et de toutes les libertés qui en dérivent ; misère que tout cela ! Mais aurait-il l'avantage inappréciable de voir l'éclat d'une cour ? d'entendre dire qu'aujourd'hui il y aura grande réception aux Tuileries ? demain grand dîné chez le président de la chambre ? ou bal paré chez le ministre des affaires étrangères ? Sachez que le peuple est glorieux de la munificence que nous étalons.

Voilà le langage des courtisans ; l'expérience n'est rien pour eux, ils sont comme les Bourbons de qui l'on a dit : Qu'ils n'avaient rien appris ni rien oublié.

Mais le peuple, que dit-il ? que fait-il ? Il dit que tout va de mal en pis, il méprise la vaine ostentation de ces pygmées, et pour les faire rentrer dans la poussière, il perfectionne son éducation ; il s'occupe de toutes les questions politiques, et s'il en est qu'il ne comprenne pas, il se les fait expliquer.

C'est ainsi que, dans notre société particulière, nous sommes parvenus à connaître les ressorts de notre monarchie financière. Cette connaissance nous a donné une bien triste idée de la moralité et de la prévoyance de nos gouvernants. Que penserait-on, en effet, d'un propriétaire dont le revenu suffirait à peine pour l'entretien de sa maison, et qui cependant, pour satisfaire ses goûts de dépenses et de profusion, ferait chaque année des emprunts considérables, sans jamais en rembourser aucun ? On le considérerait, à juste titre, comme un dissipateur, comme un véritable fou, qui courrait à une ruine totale.

Telle est pourtant la conduite du gouvernement français ; depuis la restauration, les emprunts se sont rapidement succédés ; c'est avec eux qu'on a conçu et exécuté les projets les plus désastreux pour la France et la liberté européenne ; qu'on a fait la malheureuse guerre d'Espagne ; qu'on a livré un milliard aux émigrés ; c'est avec eux que la nouvelle monarchie a fait, dans un intérêt de pure dynastie, ses deux campagnes de Belgique. Enfin, on a tellement prodigué les millions, que l'intérêt seul de la dette publique est sur le point d'atteindre la totalité des contributions directes. Et c'est lorsque la fortune publique est dans un état aussi effrayant, aussi désespéré, qu'on parle de contracter un nouvel emprunt de deux cents millions !

Comment ! en temps de paix, et après avoir augmenté d'une manière accablante tous les impôts, le budget ne vous suffit pas ! il vous faut en outre des millions par centaine ? Malheureux ! vous voulez donc nous conduire à la banqueroute ?

On parle aussi de donner un million à la reine des Belges ; son mariage ne nous a-t-il pas assez coûté ? faudra-t-il que la France, malgré l'énormité de la liste civile, fasse encore les dots de toute la famille ? Courage, messieurs, donnez, donnez, on ne se refusera pas de prendre, et si vous n'êtes pas assez prompts à offrir, on vous demandera même, sans songer que tous ces millions privent des milliers de famille de leur nécessaire. Mais qu'importe ? ces familles sont celles des prolétaires.

Il semble que depuis vingt ans une idée fixe préoccupe tous les gouvernemens, c'est l'incertitude d'une existence assurée. En effet, à la manière dont ils abusent du présent, on voit qu'ils n'ont point de foi dans l'avenir. Ils ressemblent assez à ces fermiers de mauvaise foi; qui n'étant pas sûrs qu'on veuille renouveler leur bail, profitent du peu d'années de jouissance pour épuiser et ravager les terres, et qui, pour éviter les poursuites du propriétaire, ont soin de mettre le fruit de leur rapine en sûreté.

UN OUVRIER.

NOUVELLES

Lyon.

Les *quidams* qui assistaient au banquet offert à notre gérant et qui seront appelés à dénoncer les *quidams* accusés d'avoir voulu renverser le gouvernement, sont invités à exiger les *cinquante sous* qui leur sont dus pour la taxe des témoins et à les offrir aux *ouvriers tullistes*. M. le procureur du roi s'empressera sans doute de saisir cette occasion pour donner aux ouvriers des preuves de cette sollicitude, dont il a fait un si pompeux étalage à la police correctionnelle. Nous le supplions de vouloir bien assigner les trois cents *quidams* réunis à notre banquet. N'est-ce pas que c'est une idée très heureuse ?

— Nous avons reçu sur M. de *Lachau*, colonel en réforme, compromis dans l'affaire du *Carlo-Alberto*, des renseignemens biographiques que nous publierons dans notre prochain numéro.

— On annonce pour le prochain bénéfice donné au théâtre des Célestins, un drame intitulé : *la Tour de Stockholm*. Le sujet de cette pièce est la régénération du peuple suédois. Nous reviendrons sur ce drame, dans lequel l'auteur fait figurer *Troll*, archevêque d'Upsal, personnage qui n'a jamais été livré sur le théâtre à l'indignation publique.

— Le concert vocal et instrumental donné par M. *George Hainl*, premier prix du Conservatoire et premier violoncelle-solo du Grand-Théâtre, aura lieu dimanche prochain, à midi, dans la salle de la Bourse. L'amitié qui nous lie à cet artiste et plus que cela, le désir d'être agréables au public, nous fait un devoir de recommander vivement aux dilettanti lyonnais cette matinée musicale dont voici le programme :

Première partie.

1° Ouverture d'*Eurianthe*, de Weber, exécutée par l'orchestre de la Société Symphonique.

2° Air de Moïse, chanté par M. R.***

3° Concerto de Lamarre, et Adagio de Romberg, exécutés par M. GEORGE HAINL.

4° Romances chantées par M. P.***

5° Fantaisie pour piano et violon, sur des motifs de Robert-le-Diable, exécutée par Mlle SECUY et M. BLEY.

Seconde partie.

1° Ouverture d'*Egmont*, de Beethoven, exécutée à grand orchestre.

2° Air de Mercadante, chanté par Mlle D.***

3° Duo pour piano et violon, sur des motifs de Guillaume Tell, exécuté par Mlle SECUY et M. BLEY.

4° Romances, dont une accompagnée sur le hautbois par M. DONJON, chantées par M. P.***

5° Variations sur un thème original, exécutées par M. GEORGE HAINL.

L'orchestre sera conduit par M. BAUMANN,

On trouvera des billets chez M. *George Hainl*, place des Terreaux, n° 11, au 3° , chez le concierge de la Bourse et chez tous les marchands de musique.

— Demain les artistes du Grand-Théâtre joueront pour la troisième fois aux Célestins, *la Tour de Nesle*, drame dont les représentations

avaient été interrompues par une maladie grave survenue à Madame Cosson. Le public saura sans doute gré à cette dame, qui n'a pas même voulu attendre son entier rétablissement pour reparaitre sur le théâtre.

GLANE.

La guerre avec la Hollande va recommencer; décidément le justemilieu se noiera dans l'*Escaut*.

— Le roi a travaillé avec Montalivet, intendant de sa liste civile. Ce doit être pour ce vertueux monarque une bien douce occupation.

— C'est parce qu'elle était enceinte (en sainte), que le justemilieu lui a fait une niche.

— On demande un *quidam* de bonne volonté, qui se déclare capable d'avoir voulu renverser le gouvernement. Il y aura une récompense honnête.

— La reine des Belges joue tous les jours avec les femmes à *je vous vends mon corbillon*. — Qu'y met-on? — un million.

— Régez, l'assassin de Ramus, vient d'être exécuté. *Et nunc intelligite, Reges*.

— Le roi, dit le *Constitutionnel*, est allé au panorama comme un simple bourgeois, avec sa famille, il a pris ses billets à la porte. Voyez l'économie, s'il fût entré comme roi, il eût payé bien plus cher.

— Il va paraître un nouvel ouvrage sur l'*Economie*. Il est dédié à Louis-Philippe et porte pour épigraphe :

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux
De couper la chandelle en deux
Pour multiplier les lumières.

— Une nouvelle annonce par les petites affiches qu'elle a un lait de trois mois. La mère de M. *Thiers* a un petit lait plus âgé que celui-là.

Le prix des insertions est de 25 cent. la ligne.

Annonces.

NOUVEAU PRÉCIS

DES MALADIES DES ENFANS.

Fondé sur la doctrine physiologique, par Clarion J., D. M., de 200 pages in-8° sur beau papier satiné, sorti des presses de M. Perret. Prix : 3 fr. 50 c. Chez M. Perret, imprimeur-éditeur, rue St-Dominique, n° 15; chez M. Babeuf, libraire, rue St-Dominique, et chez l'AUTEUR, place de l'Herberie, n° 1, au 2^{me}, à Lyon.

SALON

POUR LA COUPE DES CHEVEUX ET LA FRISURE

à 6 sous,

Galerie de l'Argue allée du caveau, escalier D, près la rotonde, à l'entresol.

L'entrepreneur désirant justifier la confiance que le public veut bien lui accorder, n'a rien négligé pour rendre son Salon digne des personnes qui l'honorent de leur présence. Il ose se flatter que son établissement ne laisse rien à désirer, et qu'on ne saurait trouver ailleurs, malgré la modicité de ses prix, plus de propreté dans la coupe des cheveux, et plus d'élégance dans la coiffure.

J. A. GRANIER, Gérant.